

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 47

Artikel: Un amour à travers chants : [suite]
Autor: Kergomard, Jules
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183416>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Plus à l'écart, chez M. Lainé, en Malley, nous rencontrions la reine Hortense, la comtesse de Sé-gur, le prince de Rohan, la famille Jundzill, la famille Saint-Julien, Andryanne, puis M. Perdonnet et M. Rodieux cherchant un milieu plus affable et inspiré par l'urbanité française. M. Piccard, alors peintre en miniature, s'y rencontra également. Une figure originale dans le groupe était M. Lamon, prieur du Grand-Saint-Bernard. L'hospice du Grand-Saint-Bernard envoyait, chaque année, le prieur faire une quête ; il était logé, aux frais de l'Etat, à l'hospice cantonal. Comme, en 1829, notre société helvétique des sciences naturelles s'était réunie au Grand-Saint-Bernard, où l'on aurait lié connaissance. M. Lamon, homme instruit, fut donc invité un peu chez tous les savants. Il nous conta, en confidence, que le Saint-Siège avait pris en mauvaise part notre réunion scientifique au couvent, et qu'il avait envoyé aux pères, pour les ramener à de meilleurs sentiments, une statue de la Vierge qui, jusqu'ici, ajoutait M. Lamon avec un certain sourire, n'a point encore fait de miracle. M. Lamon racontait aussi que, dans leurs moments de loisir, les pères jouaient aux quilles sur le lac couvert d'une épaisse couche de glace. « Les soirs d'hiver, on jouait aux échecs, jeu auquel j'ai dû renoncer, disait-il, attendu que, rentré dans ma cellule, je continuais ma partie mentalement et tout en récitant mes oraisons, ce qui fut cause qu'un soir, au beau milieu d'un credo, je m'écriai d'un ton triomphal : « Échec au roi ! »

» Les pères allaient aussi quelquefois faire des fouilles dans les ruines du temple de Jupiter Penninus, à l'autre bout du lac du Saint-Bernard, sur territoire sarde, ce qui était périlleux, vu que la douane et la police y voyaient du mal, et que la Société d'histoire de Turin y voyait bien plus de mal encore. Du reste, ajoutait M. Lamon, les gabelous ne sont pas de grande force en matière d'esprit ; une fois que je portais un baromètre pour mesurer des hauteurs, ils m'ont arrêté pour port illicite d'armes à feu ; l'officier commandant du poste n'y a pas vu plus clair que ses employés, et il a fallu l'intervention du curé de la cité d'Aoste pour me faire restituer mon baromètre. »

Au bout d'un an nous apprimés que M. Lamon avait embrassé la réforme et avait accepté une cure dans le canton de Berne.

J. Z.

(A suivre.)

Cein que ien a que bâivont et medzont.

Vo ne lo crairiâ pas ! passe onco po lo bâirè, mâ po lo medzi, bouh !

N'est pas dé l'édhie, ni dâo vin, que bâivont, c'est dé l'absinthe, que l'est onna rude bouriâ, et crâidevo que l'est po la sâi : ouai ! c'est po sè bailli l'appétit, que diont, et lâi vont ti lè matins, devant dinâ. Lé tsaroppès ! se travaillivont, l'ein ariont prâo d'appétit ; que vignont vâi on part dé dzo eimpougni l'écllyi po dérontrè on étro et fèrè lè-due tsaudès, on vaira bin se ne ramassont pas la fan et se lâo faut onco l'absinthe. Et pi c'est dâo fameux

què ell'absinthe ; cein est tot blliantse-nassu, qu'on djurérâi dé la couéte. Yen a dé la blliantse, de la verda, et pi onco d'n'a sorta que l'ai diont dé l'ikse. Adon quand volliont cein bâirè, l'ein mettant onna toumâ dein on verre et font colâ l'édhie à fi dessus du onna terrina ein fer bllianc verni, destra hiôta, mâ rein lardze, avoué tot plien dé petits robinets ein loton, per iô l'edhie câolé quand on virè l'affére. Et cein baillé l'appétit, que diont : eh bin vâi ! Yé volliu ein bâirè l'autro dzo, et cein m'a fê veni tot étourlo, qu'avé einvia dé reindre et que n'é pas pu dinâ cein que vo farâi mau dein on ge ; rotâvo tant, qu'é étâ d'obedzi dé m'étaidrè su la patoura tant qu'à l'hâora dé gouvernâ, po cein férè passâ. L'ikse est meillâo martsi què l'autra, ne coté que 10 centimes.

Foudräi lè z'ourè bragâ quand bâivont lâo z'absinthe ! Lè z'ons racontont dâi bambioulès, que font dâi recastâiès à sè férè mau ào veintro ; dâi z'autro liaisont lè papâi et font asseimblant dé férè dé la politqua po férè eincairè ài benets que sariont tot bons po lo Grand Conset ; yen a que racontont lâo parardès dé la né devant et que sé redipettont quand ien a ion que s'est rebattâ avau lè z'egrâ ; et enfin lè z'autro ne diont rein dâo tot.

Ora vo démando on pou se c'est onna via et se ne fariont pas bin mî, se n'ont rein d'ovradzo, d'allâ âidi à lâo fennès à pllioumâ dâi truffès et à attusi lo fû.

Mâ vaitsé z'ein onco onna bin pe forta : Pâodè-vo vo z'émaginâ que ien a que medzont dâi z'etsergots po lâo soupâ ! Yavé bin ohiu derè qu'on avâi z'ao z'u medzi dâo tsévau et mémameint dâo tsat, que ne su pas sù que sâi veré, mâ dâi z'etsergots ! cein est-te possiblio ? Eh bin n'est pas dâi dzanliès, on lo m'a_djura ; et n'est pas dâi z'etsergots qu'on fâ veni dâi payi iô lè z'affrêrs sont meillâo qué tsi no ; na ! c'est dâi vretâbliès cornès - bibornès, qu'on trâovè lo long dâi terreaux, permi lè bossons, enfin iô ien a. T'agaffont cein avoué lè cornès et tot et ye croussont.... pouai ! et quand la bête est avau, ye fisont lo clliâ que resté ào fond dé la couquelhie ; c'est dâo proupro ! Se n'aviont rien d'autre, on derâi onco, mâ clliâo dzeins ont portant lo moian dé se férè dé la bouna soupa ài ravès et dé medzi on bocon dé pan et dé tomma après, mâ l'âmont mî ellia coiffâ, que cein fâ presque vergogne à la chrétiâtâ. Lè truffès sont dza tant tsirès qu'on renasquè dé lè bailli ài caions, et se lè dzeins sè mettant onco à medzi lè z'etsergots, ne faut pas étré ébahi se lo lard ne baissé pas.



UN AMOUR A TRAVERS CHANTS

II

Mais, quoiqu'il eût déjà beaucoup obtenu, Gérard n'était qu'à moitié satisfait.

Tout cela s'était passé le soir, et, en y réfléchissant, il se prenait à craindre d'avoir interprété trop selon ses désirs ces manifestations d'ombres chinoises. Il rêvait donc déjà de se les faire confirmer à la lumière moins trompeuse du soleil.

Mais comment ? Travaillant tout le jour près de sa fenêtre, Gérard n'avait jamais vu sa voisine dans le pavillon. Elle n'y venait absolument que le soir.

Aussi, fut-il aussi charmé que surpris, une après-midi où, ne l'attendant pas, il s'était oublié dans un des plus indigestes chapitres du *Digeste*, lorsque, en jetant les yeux vers le jardin, il aperçut la jeune fille qui, debout devant sa fenêtre et les mains appuyées sur la balustrade, le regardait avec une fixité qui trahissait une préoccupation profonde.

Il se leva vivement et s'inclina. Elle lui rendit son salut, mais sans détourner les yeux et sans avoir l'air de se rendre compte de ce qu'elle faisait.

Beaucoup plus embarrassé qu'il ne semblait l'être, Gérard laissa machinalement ses doigts courir sur l'appui de la fenêtre. Prenant probablement ce geste pour une invitation muette à son adresse, elle sourit et s'en alla s'asseoir au piano.

Mais elle ne chanta pas. Elle joua presque en sourdine et pour elle seule une de ces élégies pénétrantes que Chopin intitule, on ne sait pourquoi, *mazurkas*, et qui donnent certes plus d'envie de pleurer que de danser.

La première finie, elle en attaqua une autre, puis une autre, et continua ainsi plus d'une heure, sans jeter une seule fois les yeux vers l'auditeur, pourtant si attentif, dont elle semblait avoir oublié la présence.

A partir de ce jour, la jeune fille, à ses stations régulières et prolongées du soir, ajouta au moins une apparition dans le pavillon, au courant de la journée. Elle se laissait contempler par Gérard et le regardait aussi sans pruderie. Elle répondait à son salut. S'il promenait ses doigts sur la balustrade de sa fenêtre, elle se mettait au piano et jouait, — elle ne chantait que le soir, — puis, s'il faisait mine de l'applaudir, elle l'en remerciait par une révérence et un sourire.

Mais c'était tout. Sous le regard qui épiait l'expression du sien avec une ardeur inquiète qui eût semblé devoir devenir vite contagieuse, son regard à elle restait calme, quoique un peu triste peut-être, et Gérard se désespérait, en songeant que l'intimité muette qu'il avait réussi à établir entre cette adorable fille et lui, n'était et ne serait probablement jamais autre chose que la sympathie qui naît naturellement, et se maintient en public, entre le virtuose et l'auditeur dont il se sent compris, sans qu'ils cessent de rester, en dehors de l'art, absolument étrangers l'un à l'autre.

Les choses auraient pu rester indéfiniment à ce point, si un incident imprévu n'en était venu précipiter le cours.

Un jour, pendant que Gérard regardait et écoutait sa voisine, il entendit frapper à sa porte. C'était un facteur du télégraphe qui lui portait une dépêche. Après en avoir donné le reçu, il se rapprocha de la fenêtre et brisa le cachet.

Le notaire qui, depuis qu'il était orphelin, gérait sa très mince fortune, lui mandait dans le style sans ménagement que l'électricité a mis en usage.

« Vannes, juillet 18 . . .

« Affreux malheur ! Chute de voiture. Votre cousin mort. Votre oncle mourant. Venez immédiatement. »

Gérard fut attiré.

Cet oncle était le frère de son père, et constituait avec son fils unique la seule famille qui lui restât. Gérard les aimait beaucoup, et ne pouvait sortir de l'accablement où le plongeait cette catastrophe inexpliquée, qui le laissait désormais absolument isolé dans le monde.

La brusque interruption de la musique le rappela à la réalité et lui fit reporter les yeux vers le pavillon.

La jeune fille, debout contre la fenêtre et les deux mains appuyées sur le bord, l'observait d'un regard plein d'interrogations inquiètes.

Gérard fit un geste désespéré.

Les yeux de la voisine insistèrent.

Se rappelant tout à coup qu'il allait être forcé de partir, il essaya de traduire cette pensée par la pantomime.

Elle manifesta qu'elle continuait à ne pas comprendre, mais qu'elle tenait de plus en plus à connaître la cause des

larmes qui inondaient, sans qu'il s'en aperçût, le visage de Gérard.

A bout d'arguments, celui-ci se précipita dans son antichambre, y saisit son sac de nuit et vint le poser avec affection sur sa fenêtre.

La voisine devint affreusement pâle.

Elle avait compris qu'il partait. Mais pourquoi ? Ses yeux, jusque là si désespérément calmes, le demandaient maintenant avec une obstination passionnée.

Pouvant moins que jamais se résigner à partir sans lui avoir dit ce qui l'oppressait depuis si longtemps, Gérard brûla ses vaisseaux en lui montrant un papier plié en forme de lettre...

Elle hésita une seconde, fit un geste de consentement, puis, comme honteuse d'elle-même, elle tomba assise, en se cachant la figure dans ses mains.

Mais Gérard était déjà à sa table et écrivait.

Quoi ?...

« Eh ! mon Dieu, qu'il l'adorait ; qu'il ne saurait vivre sans elle ; qu'il était prêt à bouleverser le monde pour l'obtenir : toutes les éternelles et éternellement adorables niaissances qu'ont écrits, qu'écrivent et qu'écriront toujours les amoureux... puis, s'apercevant qu'il avait rempli quatre pages sans avoir trouvé moyen de donner le motif de son départ, il prit la dépêche, la joignit à la lettre, mit le tout dans une petite boîte en palissandre qui lui servait à serrer ses plumes, et lança celle-ci dans le pavillon, où la jeune fille était toujours dans la même attitude désolée.

A bruit, elle se redressa, s'empara de la boîte, en jetant vers le fond de la pièce où elle se trouvait un regard exprimant l'inquiétude d'avoir été vue. Puis, rassurée, mais encore révoltée, elle fit un mouvement comme pour rejeter loin d'elle cet objet qui constatait sa faiblesse, le retint d'un geste convulsif, et, enfin, se précipita vers la fenêtre, et la ferma violemment, après avoir jeté à Gérard un regard plein de reproche et de désespoir.

Quelques heures plus tard, celui-ci partait encore plus désespéré qu'elle, car la fenêtre ne s'était pas rouverte, et la voisine n'avait pas reparu.

Huit jours plus tard, Gérard rentrait à Paris, et, quoique seul héritier de son cousin et de son oncle, qu'il avait trouvé mort, il fut désormais à la tête de trente mille francs de rente, il n'eut garde de dédaigner la modeste chambre dont un si charmant voisinage faisait pour lui le plus splendide palais.

Il trouva chez sa concierge un billet ainsi conçu :

« Moi aussi je vous aime... Mais maintenant... adieu pour jamais !

LYDIE ** »

Gérard escalada ses deux étages, entra dans sa chambre et courut à la fenêtre.

Celle du pavillon était ouverte, mais il était vide. Le piano, les rideaux et les meubles enlevés, et des débris de papier et de paille épars sur le parquet, ne laissaient aucun doute sur le départ de celle qui l'habitait.

Gérard, que la gravité des circonstances, et aussi, faut-il le dire ? la conscience de n'être plus un coureur d'héritière, rendaient audacieux, se mit en campagne immédiatement, et, moyennant un billet de cent francs, avait, le soir même, recueilli les renseignements suivants :

(A suivre.)

L. MONNET.

THÉÂTRE DE LAUSANNE

DIRECTION DE M. A. VASLIN

Dimanche 21 novembre 1875.

LES DEUX ORPHELINES

Grand drame en 8 actes

Les bureaux ouvriront à 6 1/2 h. On commencera à 7 heures

Mardi 23 novembre.

Représentation composée de pièces du théâtre du Palais Royal.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY